

---

M A N U S C R I T

---

***LE TRAIN DE LA VINGT-CINQUIÈME HEURE***

de Khaz'al al-Mâjidî

Traduit de l'arabe (Irak) par Philippe Vigreux

cote : ARA11D903

Date/année d'écriture de la pièce : 2011

Date/année de traduction de la pièce : 2011

*« Le manuscrit que vous avez entre vos mains est déposé à la Maison Antoine Vitez, Centre international de la traduction théâtrale à Montpellier. Toute exploitation, partielle ou intégrale, sous quelque forme que ce soit, doit nous être signalée. La Maison Antoine Vitez n'est toutefois pas habilitée à délivrer des autorisations de représentation ou d'édition. »*

**M A I S O N   A N T O I N E   V I T E Z**  
**centre international de la traduction théâtrale**

## Personnages

Le père. - Un chef de famille irakien en exil quelque part avec sa famille et décidé à retourner dans son pays après l'enlèvement de son fils qui y est reparti.

La jeune fille. - Sa fille qui a raté le train de la vie hors de son pays et n'est pas encore mariée.

Le jeune homme. - Un jeune garçon venu d'Irak à la recherche de son frère exilé, ayant appris que celui-ci est en prison, accusé de nombreux délits.

## Scène 1

*Une gare typiquement européenne dans son architecture et son agencement, avec des bancs pour l'attente des voyageurs, une cafétéria, des valises.*

*La valise sera l'élément scénique de base susceptible d'évoluer vers d'autres formes d'objets tels que cercueil, wagon, etc.*

*Le père entre, charriant une cohorte de valises vers le hall d'attente de la gare, suivi de sa fille qui l'aide à les transporter. Elle sort et en apporte une dernière, noire, distincte des autres, qu'elle traîne sur le sol pour aller la déposer au milieu du tas.*

LE PÈRE. - Ma vie entière n'aura été que valises ! Des valises à n'en plus finir, qui défilaient les unes à la suite des autres. Mon berceau, déjà, était une valise que ma mère portait quand elle allait avec mon père à travers villes et campagnes, pour trouver de quoi vivre. Notre maison se résumait à une valise ou deux que nous promenions sur les routes. Ma chambre, c'était mon sac d'école. C'est dans une valise aussi, noire, que mon frère est parti au cimetière. Après, quand les guerres ont fait rage et quand j'ai navigué de camp en camp, j'avais toujours ma valise avec moi, qui ne me quittait pas; et une autre aussi, une grande, qui a fait avec moi la tournée des villes d'asile, d'émigration et d'exil. Et voilà qu'aujourd'hui celles de ma seconde patrie me ramènent vers les ruines de mon pays ! Aucun doute, c'est dans une valise que je mourrai et que je m'en irai les pieds devant ! Les valises ... les valises ... Je hais les valises !

LA JEUNE FILLE. - Nous avons raté le départ ?

LE PÈRE. - Non, nous sommes à l'heure. Repose-toi un peu.

LA JEUNE FILLE. - L'exil et la patrie me font l'effet de deux trains qui se croisent sans jamais se rencontrer. Chacun va dans sa direction pendant que nous sommes là, nous, à attendre, indéfiniment, sur le quai.

LE PÈRE. - C'est fou le nombre de trains qui ont pu entrer dans ma vie et en ressortir en ne laissant à l'intérieur que la fumée et le bruit du sifflet !

LA JEUNE FILLE. - Ce sera peut-être pour nous le dernier voyage qui - comme je vois cela d'ici - nous conduira vers nos tombes lointaines, là-bas dans un pays qui ne connaît que l'éternité des tombes.

LE PÈRE. - Nous n'avons pas de portes ouvertes devant nous, pas de miroirs pour voir nos visages. Ici ... là-bas ... le temps s'est brisé, l'espace a volé en éclats.

LA JEUNE FILLE. - Là-bas, ils ont fait la chasse aux papillons et aux enfants et ont fait saigner les croissants et les croix !

LE PÈRE. - Et ici, les exils nous ont dispersés, et nos êtres s'y sont fracassés ...

LA JEUNE FILLE. - Quel est donc ce destin qui nous accompagne en naissant ? L'Irakien naît avec sa tombe sur son dos. Il la transporte avec lui où qu'il aille. Et quand il se promène dans son pays, la mort l'appelle sur chaque chemin. Il peut basculer dans sa tombe avant l'heure, ou lui échapper momentanément : elle est là, derrière lui, dès qu'il se retourne.

LE PÈRE. - L'Irakien naît avec sa prison dans ses mains, un peu plus grande chaque jour, avec de plus en plus de barreaux. Elle enfle, elle enfle, jusqu'à l'envahir corps et âme; si bien qu'au moment de mourir, il tombe d'elle directement dans son cercueil et elle devient l'héritage le plus précieux qu'il lègue à ses enfants.

LA JEUNE FILLE. - L'Irakien naît avec un sac rempli de maladies. Pendant toute sa vie, elles lui sautent dessus l'une après l'autre, puis, sa fin venue, le sac se régénère, les maladies nouvelles se répandent dans l'air de son pays et vont se loger joyeusement dans le sac des habitants.

LE PÈRE. - L'Irakien naît la bouche cousue avec un fil de soie. Quand il grandit, le fil devient corde de lin; quand il atteint l'âge adulte, la corde devient chaînes et à la fin ... il n'a plus de bouche !

LA JEUNE FILLE. - Le morceau de braise détaché de notre pays et qui habite nos cœurs nous a accompagnés jusqu'ici. Il est toujours là, qui brûle et qui crépite pour éclairer notre exil de temps en temps.

*La jeune fille disparaît entre les valises et les ouvre pour y chercher quelques affaires.*

LE PÈRE. - ... et quand il nous touche, il enflamme notre chant et nous met des sanglots dans la voix !

*La jeune fille reparaît avec des photos et des amulettes de différentes sortes et de différentes couleurs qu'elle porte dans sa main et sur ses vêtements : photos-souvenirs, talismans faits des lettres de son amour déçu, menus objets personnels .*

LA JEUNE FILLE. - Là-bas, dans ces maisons étroites, dans ces ruelles rapprochées de Dieu, nous chantions les plus belles chansons et disions les plus beaux proverbes. Là-bas, nous étourdissions les murs avec nos voix et notre encens, nos chuchotements et nos plaintes. Là-bas, je portais mes plus beaux habits et passais mes plus belles nuits de sommeil. Et même si le pays saignait de temps en temps, je continuais d'épanouir mon esprit et ma beauté, les mots d'amour ne me tombaient pas de la bouche.

LE PÈRE. - Ici, dans cet exil, personne ne m'écoute et je n'écoute personne. J'ai le cœur fendu et l'abîme est à mes pieds.

LA JEUNE FILLE. - Mes larmes sont les sentinelles de mon passé : plus aucun espoir, plus aucune lumière ne pénètrent mon âme.

LE PÈRE. - Dès l'instant où les aigles m'ont posé dans la main de l'exil, je me suis fait un collier de mes souvenirs et je l'ai accroché à mon cou.

LA JEUNE FILLE. - Je vole de ma tristesse vers mes douleurs, de mes douleurs vers mon frère éloigné et de lui vers ma tombe où je me couche dans son amour pour l'éternité. Votre printemps, ô mes jours, s'écroulera à jamais. Les chants et la belle langue de mon pays ne sonneront plus sur mes lèvres, tout deviendra sec et chétif, et moi je deviendrai comme un fil balancé par le vent qui ne voudra plus rien dire que douleur, douleur, douleur.

LE PÈRE. - Calme-toi, ma petite !

LA JEUNE FILLE. - Comment veux-tu que je me calme quand je suis là, enfermée dans mon corps, un corps-prison dont je ne peux pas sortir et où je ne peux faire entrer personne ? C'est comme ça que les jours m'ont filé entre les mains, qu'ils ne sont plus que des photos-souvenirs, que des amulettes et que je ne veux plus rien dire. Les années se sont envolées comme des oiseaux de dessous ma robe. Les chevaux de l'orgueil ont fait de nous des témoins de cet enfer. Nous sommes des êtres fiers et suppliciés à la fois. Même quand la pluie tombe, elle ne touche plus mon âme mais s'écoule sur ma peau sans avoir soif de moi, sans avoir envie de moi, comme si elle glissait sur un mur !